

## "Ce n'est pas à la science de dire le juste !"

*Polémique à propos d'une chronique de Sébastien Bohler*

---

Sous couvert de citer des études de biologie, notre chroniqueur Sébastien Bohler fait-il passer dans ses chroniques des thèses de psychologie expérimentale ? C'est l'accusation, vigoureuse, formulée par une blogueuse, Odille Fillod, dans [une note](#) de [son blog hébergé par Le Monde, Allodoxia](#), à propos [d'une chronique de Sébastien](#), "Les hommes, les femmes et nos cerveaux. Cette accusation nécessitait une réponse circonstanciée de notre chroniqueur.

Pour bien saisir les enjeux de cette controverse complexe, nous vous recommandons de (re) visionner la chronique de Sébastien, de lire la note de blog de Odile Fillod, et de lire enfin, ci-dessous, la réponse de Sébastien.

Wittgenstein disait que la philosophie est l'art d'établir des distinctions. Dans ce cas, l'article d'Odile Fillod devrait fournir un objet d'étude à bien des étudiants. S'il peut servir de défouloir à ceux que le sexisme, le racisme, la xénophobie et les stéréotypes en tout genre révulsent légitimement, il faut néanmoins se méfier des défouloirs dans la mesure où ils sont bien souvent des leurres. Le débat en cause est d'importance. Y a-t-il des différences dans la façon d'aborder les relations sexuelles, entre hommes et femmes? Ces différences sont-elles d'ordre biologique? Sont-elles d'ordre social? Sont-elles naturelles? Sont-elles innées? Comme nous allons le voir, la tâche consistant à établir des distinctions entre ces différentes conceptions n'est pas insurmontable, mais il faut commencer par mettre un peu d'ordre dans ce qu'il convient d'appeler un sac de noeuds.



Malgré les supputations hasardeuses de O. Fillod, je ne suis pas du tout convaincu de l'existence de différences naturelles entre hommes et femmes sur le plan psycho-comportemental. D'ailleurs, à aucun moment je ne l'ai prétendu et je pense plutôt que la plupart des différences sont imprimées par l'environnement. Il existe certains domaines particuliers où cela se discute, par exemple celui le comportement sexuel et de certaines émotions, mais nous y reviendrons. Pour le reste, il est plus probable que l'empreinte sociale soit prépondérante, éventuellement avec un facteur génétique sous-jacent dont l'impact peut faire l'objet d'évaluations scientifiques à condition qu'on n'adopte pas une posture de déni a priori.

Toutefois, le fait que les différences soient, non pas naturelles, mais apprises, n'exclut pas qu'elles soient biologiques. L'amalgame «biologique = naturel», qui explique peut-être la confusion de O. Fillod, est une erreur de débutant qu'on ne devrait plus commettre dès lors qu'on se mêle au débat sur l'inné, l'acquis, les sciences sociales et les neurosciences. Pour l'occasion, un petit rappel est visiblement nécessaire.

## LE BIOLOGIQUE N'EST PAS LE NATUREL

Comme chacun sait, le petit humain apprend à parler, aux environs de deux ou trois ans. S'il apprend à parler en Chine, il parlera chinois. S'il apprend aux Etats-Unis, il parlera anglais. Différences acquises. Mais biologiques. Car si l'acquisition du langage n'a pas lieu au moment du programme génétique qui met en place les connexions dans les aires cérébrales dites de Broca et de Wernicke entre deux et cinq ans, l'enfant ne parlera jamais. Ou très grossièrement. C'est un fait que le langage s'imprime dans le cerveau, que l'on peut en observer l'activité concomitante, produite par des neurones, qui, lésés, entraîneront des aphasies. Etrange, non?

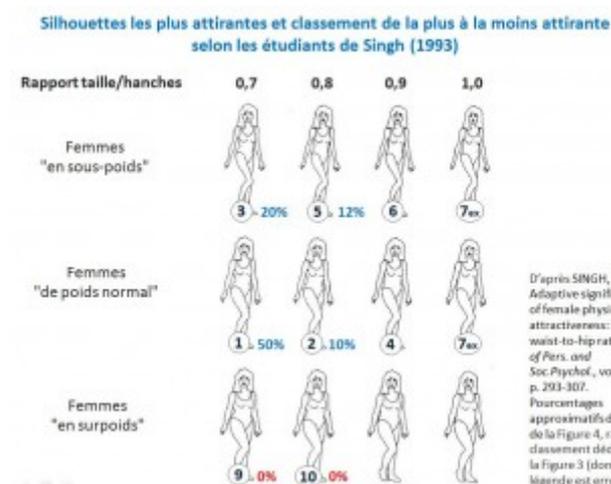
Dans une foule de domaines de notre vie, nous subissons des empreintes de notre environnement social, qui modifient la biologie de notre cerveau. C'est le principe de l'apprentissage, qui repose sur la plasticité synaptique. Il n'est pas normal qu'une telle notion soit étrangère à une personne qui, O. Fillod, se proclame analyste production du discours scientifique. Qu'elle se reporte études passionnantes sur les



telle  
de la  
aux

violonistes professionnels dont l'aire cérébrale pilotant les mouvements fins de la main gauche voit son étendue doubler par rapport à celle d'un novice (chez les pianistes, cela se produit pour les aires cérébrales des deux mains).

Changements biologiques sous-tendant des capacités cognitives, et causés par l'environnement social. Pour qu'il soit bien clair que ce qui est biologique n'est pas forcément inné ou naturel. Sinon, songeons aux chauffeurs de taxi londoniens dont l'hippocampe (un centre important de la mémoire, notamment spatiale) voit son volume augmenter au fil des années passées à mémoriser les noms des rues.



De même, l'activation d'une zone particulière du cerveau des hommes voyant une femme attirante dotée de proportions harmonieuses peut être acquise par apprentissage social, ou par conditionnement. Elle n'en est pas moins biologique. Je me demande d'ailleurs pourquoi O. Fillod dit que les études que je cite ne sont pas biologiques, puisque celle-ci fait explicitement usage de clichés d'imagerie cérébrale. Ou bien faut-il s'enfoncer plus loin dans le déni et clamer que les neurones ne sont pas des objets biologiques?

Confusions, confusions... Et, il est vrai, de mon côté aussi. J'ai parlé à un moment dans cette chronique de ce que la biologie avait à nous apprendre de l'amour. Rendons à la critique ce qui appartient à la critique: c'est vrai, les autres études citées sont réalisées par des

psychologue sociaux expérimentalistes. J'aurais dû dire: «ce que la biologie et la psychologie ont à nous apprendre de l'amour.» Je pense que je le ferai la prochaine fois.

## **BIOLOGIQUE OU PSYCHOLOGIQUE?**

Je n'ai pourtant pas fait cette confusion par inadvertance. Allons un peu au-delà de la surface des choses et de l'appellation «psychologue social» ou «psychologue expérimentaliste». Regardons comment la science est faite. Ces études de psychologie reposent sur le cadre conceptuel (et sont conçues pour le tester) de la psychologie évolutionniste, qui est une théorie génétique et donc biologique.

En gros, la théorie évolutionniste de la psychologie propose que nous avons hérité de certaines caractéristiques cognitives et comportementales (par exemple, la peur) parce qu'elles ont été sélectionnées au fil de millions d'années d'évolution, du fait qu'elles nous aidaient à survivre. Un test de la théorie évolutionniste de la peur consisterait par exemple à observer si de jeunes enfants ont spontanément peur de certaines formes évoquant des prédateurs, comme des serpents ou des araignées.

Une telle étude serait du registre de la psychologie du comportement, mais reposerait sur une prédiction génétique faisant intervenir l'activité d'une structure cérébrale nommée amygdale. Il faut faire preuve de mauvaise volonté pour ne pas comprendre qu'à ce niveau, psychologie et biologie sont mêlées.

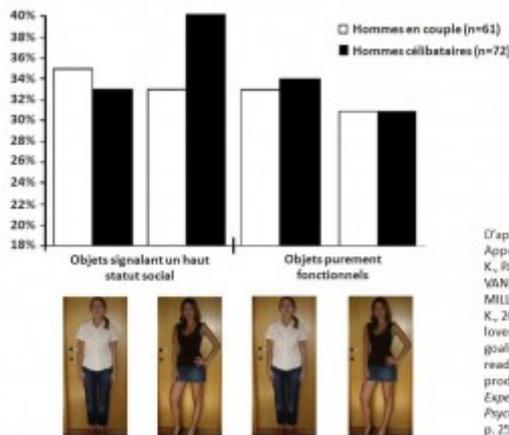
## **EGALITE OU IDENTITE?**

J'aurais préféré des accusations plus sérieuses. J'aime la première. Celle, bien réelle, où O. Fillod fait part de son émoi en tant que femme. Je la rejoins d'une certaine façon. Mis bout à bout, les résultats des diverses études de ce type (que je n'ai pas toutes citées, une chronique télé n'est pas le lieu pour dérouler une liste de dix ou vingt références, on n'a pas non plus deux semaines de préparation), brossent un portrait caricatural des relations hommes-femmes. Ils condensent les principales forces évolutionnistes à l'œuvre dans la formation des couples (il y en a d'autres tout aussi importantes sinon plus, notamment sociales), et ces forces n'ont rien de juste, d'humaniste ou de socialement acceptable. On peut légitimement être choqué par cette vision, et de mon côté je le suis, je ne trouve pas que la psychologie évolutionniste ou le darwinisme devraient être pris comme modèle de l'organisation d'une société juste. C'est même le contraire. Mais il est vital, à mon sens, de dissocier le droit de la biologie, et de pouvoir affirmer par exemple que les femmes et les hommes ont les mêmes droits sans devoir prouver pour cela qu'ils sont pareils. S'il faut commencer par démontrer qu'ils sont pareils pour appliquer une société d'égalité en droit, le risque est trop grand. On pourra toujours trouver des différences, et il ne faut pas que la justice soit dépendante de cela. Cela dit, je comprends que le discours évolutionniste puisse faire craindre à certains que l'on s'en serve un jour pour justifier des différences de traitement entre catégories (hommes, femmes, homosexuels, hétérosexuels, Noirs, Blancs), mais je pense que c'est l'éducation à la tolérance et les institutions politiques qui sont le garant de l'égalité et de la justice, pas la science. Vouloir à tout prix nier certains résultats scientifiques pour consolider l'égalité en droit, laisserait plutôt craindre que notre pouvoir social, politique et éducationnel en ce domaine est insuffisant, ce qui serait une grave erreur. Sur la question du féminisme, il pourrait même être crucial de prendre en compte pleinement les éventuelles différences, naturelles ou non, entre hommes et femmes, pour aboutir à un modèle social vraiment satisfaisant et non fondé uniquement sur des valeurs de compétition plus traditionnellement masculines, comme le suggérait Carol Gilligan.

C'est pourquoi je pense qu'O. Fillod n'a pas besoin de vouloir à tout prix déboulonner les études scientifiques sous-jacentes à mon propos. Et surtout pas de s'ériger en experte alors que des comités de lecture formés de chercheurs d'active s'occupent de ce travail. Si quelqu'un veut croire que son article peut se substituer au travail des revues scientifiques qui publient ces articles, elle aura tout au plus réussi qu'à berner son monde. J'alerterai juste sur le point suivant: évitons le piège de croire que ces études sont faussées parce qu'elles viennent des Etats-Unis ou d'ailleurs, et que nous autres français avons des intellectuels plus critiques qui ne sont pas dupes de ces fadaïses. Si nous voulons continuer à accentuer notre retard scientifique par une attitude de déni systématique de concepts scientifiques que la communauté internationale a globalement intégrés, il n'y a pas de meilleur moyen.

## LE DANGER DE L'AUTOCENSURE

% moyen d'objets mémorisés selon leur type, la situation de couple du sujet et le style de l'expérimentatrice (selon Janssens et coll., 2011)



Les méthodes qu'O. Fillod emploie pour discréditer les travaux scientifiques sont parfois désolantes. Je prendrai juste un exemple. Elle prétend que l'étude de Kim Janssens sur la réaction des hommes devant une femme habillée de façon sexy est fallacieuse, parce que les hommes testés *se souviennent* plus facilement de produits de luxe après avoir vu une femme apprêtée de façon sexy, et non qu'ils y pensent spontanément. Selon elle, cela voudrait dire que la vue d'une femme séduisante n'induit pas des cognitions (pensées) liées à des objets représentant un statut social prestigieux. Mais, est-il besoin de le dire, nous sommes en permanence exposés à des produits de luxe, tout comme à des produits plus courants.

Un homme qui, le matin, lit un magazine et y voit des publicités pour des montres, des autos, un lave-linge, des radiateurs et un I-phone, à midi regarde la télé et y voit autant d'annonces différentes, puis dans les vitrines a le cerveau bombardé de stimuli aussi divers, est de toute façon soumis à des situations de «rappel en mémoire», où de telles informations vont ressurgir à la conscience en fonction du contexte.

Ce que montre l'étude de Janssens, c'est que le contexte d'une rencontre à caractère sexuel oriente ce rappel en mémoire d'une façon particulière. Et qu'un homme repense plus facilement (en moyenne, statistiquement) à des produits de luxe en présence d'une femme habillée de façon sexy que face à la même femme habillée de façon discrète. Donc j'ai du mal à savoir, à ce stade, si O. Fillod n'a réellement pas fait le lien, ou si elle veut coûte que coûte invalider le résultat de l'étude pour la seule raison qu'il ne lui convient pas.

A ce propos il est essentiel d'éviter de tomber dans un autre piège, qui est celui de *l'argumentatio ad consequentiam*. Ce biais de raisonnement consiste à tenir pour vraie ou fautive une idée en fonction du caractère plaisant ou déplaisant de ses conséquences. En somme, ce n'est pas parce que nous n'aimons pas l'idée que les hommes veulent faire les malins avec des voitures de sport en voyant une femme sexy, que nous devons refuser la possibilité que ce soit vrai. De mon côté, je trouve cette idée un peu déprimante, mais je préfère l'aborder en songeant que: 1) il s'agit de faits statistiques, qui n'enferment pas

l'individu dans ses choix; 2) le déterminisme social est sans doute aussi important dans cet effet qu'un éventuel facteur inné, et peut être utilisé pour le contrecarrer, par exemple en apprenant aux garçons à arrêter de faire les marioles en décapotable et aux filles de se fier à d'autres critères pour choisir un copain. Cette dernière option, notons-le, impose de prendre en compte la réalité, plutôt que de la balayer sous le tapis.

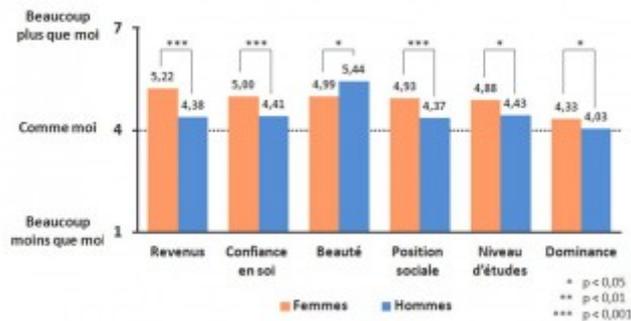
## **LES REFERENCES, IL SUFFIT DE LES LIRE**

Pour les lecteurs qui découvrent ce champ de recherches, signalons une autre filouterie : O. Fillod (elle n'est pas la seule) laisse entendre ici ou là que telle ou telle étude n'a été réalisée qu'auprès de 127 sujets, ou 92, ou 178, etc. Elle surfe sur une croyance populaire qui veut que ces tailles d'échantillons sont insuffisantes pour obtenir des résultats significatifs. C'est faux. Des résultats significatifs sont régulièrement obtenus sur de tels échantillons, et toutes les revues à comité de lecture examinent les tests de significativité classiques en statistique avant de les accepter pour publication. Des milliers de recherches en neurosciences, en psychologie, et dans d'autres domaines, sont réalisées sur des groupes de cette taille, contribuant à l'état actuel des connaissances. C'est au moyen de telles études que l'on teste l'effet des médicaments sur le fonctionnement cérébral, que l'on cerne les effets des drogues ou le fonctionnement de la mémoire. Avec une prétention qui force le respect, voici une auteure indépendante qui se pique d'invalider un corpus mondial de recherches salutaires. Qu'on y pense avant de se donner bonne conscience avec ce genre d'arguments.

Une petite mise au point sur la question des références. En lisant le texte, je m'attendais à ce qu'O. Fillod, qui dit analyser la production du discours scientifique, ait le réflexe de faire une bibliographie sérieuse lorsqu'elle se livre à cette activité. Or, ce n'est pas le cas: lorsqu'une partie d'une chronique ne lui convient pas, elle espère la discréditer en arguant qu'elle ne se fonde que sur une seule étude. O. Fillod est-elle familière du champ de recherche concerné? Si c'était le cas - sauf à être de mauvaise foi -, elle saurait que les études sont nombreuses. Personnellement, je passe mes journées au contact des chercheurs en neurosciences, en psychologie, en psychiatrie, en sciences de l'éducation, en sciences cognitives, pour mon activité éditoriale et journalistique. Une part très importante de mon temps est également consacrée à la veille scientifique au crible d'une cinquantaine de revues internationales. J'ai donc tout le loisir de choisir de faire mes chroniques lorsque je constate qu'un courant significatif de recherches sous-tend mon propos. Je ne me fonde guère sur une étude isolée, sauf lorsqu'il s'agit d'un domaine totalement nouveau, ou en friche, qui n'aurait donné lieu qu'à des investigations sporadiques. Lorsque je donne des liens pour mes chroniques, je fournis des lectures à titre indicatif, pour en savoir plus, et non une liste exhaustive des travaux de recherches qui s'y rapportent. Je n'ai tout simplement pas le temps de le faire. Je n'ai d'ailleurs pas le temps de le faire non plus pour toute la liste des sujets que O. Fillod voudrait aborder, faisons-le simplement sur un sujet.

### Préférences de 120 personnes sur 6 critères selon Buunk et coll. (2002)

Question : « Si vous pouviez fantasmer sur / avoir une aventure avec / tomber amoureux de / avoir une relation sérieuse avec / vous marier avec une personne du sexe opposé, indiquez comment vous aimeriez qu'elle se situe par rapport à vous. »



D'après BUUNK B. P., DIJKSTRA P., FETCHENHAUER D., KENRICK D. T., 2002. Age and gender differences in mate selection criteria for various involvement levels, *Personal Relationships*, vol. 9(3), p. 271-278. Manque le critère « intelligence » car les moyennes exactes ne sont pas rapportées dans l'article.

Sur la question des salaires souhaités par les femmes chez un homme, j'ai donné en référence l'article de Buunk en 2002. Mais la bibliographie classique (voir à la fin de l'article) comporte aussi l'étude de Hitsch à l'Université de Chicago en 2006, menée auprès de 22 000 internautes, l'étude de Buss menée sur 37 cultures et 27 pays auprès de 10 000 personnes en 1989, l'étude de Barnes et Buss en 1986, et une autre datant de 1997 sur les efforts produits par les épouses pour retenir leur mari en cas de rupture, en fonction de divers facteurs, dont les revenus du mari. Ce n'est pas très romantique, mais on fait de la science, pas du Barbara Cartland. On retrouve au passage l'étude transcontinentale dont O. Fillod déplorait l'absence. Tout de même, de la part de quelqu'un qui analyse la production du discours scientifique, un petit effort de bibliographie n'aurait pas été de trop.

Ajoutons un mot sur l'étude chinoise portant sur l'orgasme féminin. Rappelons que cette étude réalisée auprès de 1500 femmes établissait une corrélation entre la fréquence des orgasmes et les revenus du conjoint. O. Fillod regrette que la fréquence des orgasmes soit évaluée d'après les déclarations des intéressées. Mais comment croit-elle qu'on réalise des études en psychologie sociale? Aurait-il fallu demander aux hommes quelle était la fréquence des orgasmes de leur partenaire? Cela aurait-il été plus fiable? Ou aux voisins? Ou bien aurait-il fallu placer des caméras dans les chambres? Soyons sérieux. La méthode des interrogatoires autorapportés est un classique en psychologie, et l'on sait qu'elle est une des plus fiables – globalement, les gens ne mentent pas lors de ces questionnaires en situation d'anonymat. Et faisons remarquer que cette étude s'ajoute à la liste des précédentes sur la question de l'attractivité du salaire de l'homme dans une relation.

Comme on l'aura deviné, je ne vais pas ennuyer tout le monde en réfutant plus longuement l'argument du «il n'y a qu'une seule étude» sur les autres points de ma chronique. Je laisse à O. Fillod le bénéfice du doute quant à son manque de formation, si elle n'a pas su trouver les autres articles. Je passe aussi sur quantité d'assertions hâtives, concernant notamment les liens entre psychologie évolutionniste et homosexualité: la psychologie évolutionniste ne prédit aucunement que les rapports sexuels doivent être nécessairement hétérosexuels, et intègre notamment l'homosexualité dans les dynamiques de groupe. Les déclarations d'O. Fillod sur ce point dénotent une grande légèreté.

## DE L'ORIGINE DES INEGALITES PARMIS LES HOMMES ET LES FEMMES

Mais que nous apprend fondamentalement cette histoire de revenus dans le couple? Je n'ai jamais dit que c'était lié à une différence de nature, ou à une prédisposition génétique de la femme à rechercher des hommes riches. De fait, nous sommes tous d'accord pour dire que les femmes sont globalement moins payées que les hommes. Les inégalités de salaire se maintiennent à cause de mille facteurs de discrimination. Ce n'est pas génétique, c'est social.

Et quand on dit que les femmes cherchent un homme qui gagne plus qu'elles, c'est peut-être tout simplement la conséquence de ce qui précède.

Selon Brendan Zietsch de l'Université de Queensland en Australie, les parents auraient même tendance à inculquer aux filles de chercher un homme riche, pour se couvrir. Il s'agit au sens strict d'un apprentissage, et tout apprentissage modifie la structure fine du cerveau. En d'autres termes, si vous apprenez à une génération de femmes à chercher des hommes gagnant plus d'argent qu'elles, vous pouvez tout à fait observer dans le cerveau de ces femmes une attirance pour des hommes riches. Cela ne signifiera pas que cette attirance est prédéterminée de façon innée par un terrain génétique propre, mais que le conditionnement social a un impact sur la structure du cerveau, parfois durable.

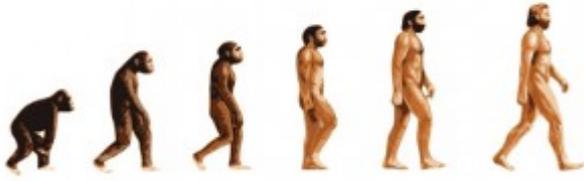
Ce qui fait peser une responsabilité toute particulière sur les parents et la société à l'égard du cerveau de leurs enfants, notamment de leurs petites filles. C'est ici que peut se jouer le conditionnement qui a sans doute contribué en partie aux différences entre sexes toujours observées aujourd'hui.

One positive finding in our results is an influence of family environment on female mate choice in terms of the income and age of a partner, even after controlling for the effect of assortative mating. For both traits, female twins' spouses were correlated modestly but highly significantly, to the same degree, in DZ twins and MZ twins. This family environment effect, which explains 18% and 25% of the variance in mate choice for age and income, respectively, may reflect parental influence over mating decisions. On the basis of evolutionary theory and anthropological evidence, this parental influence is expected to primarily involve pressure on a daughter to mate with a high-investing (e.g., older and higher-income) man (Buunk et al. 2008). There was little evidence for substantial familial effects on other aspects of mate choice. In particular, the sexual imprinting hypothesis was not supported: twins' spouses showed no more similarity to the twin's opposite-sex parent than would be expected given assortative mating and genetic relatedness between a twin and his or her parent. A strong previous demonstration of sexual imprinting was subsequently found to contain serious errors (Berezkei et al. 2009). The distinct lack of an effect in the current large sample using appropriate genetic controls indicates that sexual imprinting does not play a role in human mate choice, at least in terms of the range of physical and psychological traits investigated here.

## **FACTEURS BIOLOGIQUES, GENETIQUES ET SOCIAUX**

Imaginez que vous vous rendiez à une soirée et que vous y rencontriez quelqu'un, qui vous dirait que l'esprit humain a évolué au cours de son histoire. Le croiriez-vous? Si cette personne vous disait que l'esprit humain a évolué sous l'impulsion des cultures, des civilisations, de l'écrit et des techniques, le croiriez-vous? Si cette même personne vous disait que l'évolution du cerveau a également entraîné un progrès de l'esprit humain, et une évolution de ses différentes capacités, là encore, le croiriez-vous?

Dans ce cas, vous croiriez à la psychologie évolutionniste. La psychologie évolutionniste dit que l'être humain a évolué au cours de millions d'années de transformations forgées par son milieu, d'abord naturel, puis culturel. Pendant des millions d'années, le changement de ses conditions de vie, des contraintes matérielles pesant sur son environnement, de ses modes de subsistance, de ses prédateurs, a conduit son cerveau à se développer de façon adaptative. Ce développement a été très lent, il s'est étalé sur des milliers de fois la durée d'une civilisation. Il a abouti à doter le cerveau humain de certaines caractéristiques. Puis, la complexification des cultures, des croyances collectives, des normes sociales, des héritages écrits, a amené d'autres transformations du cerveau qu'on appelle épigénétiques: elles ne sont plus inscrites dans les gènes et données de façon innée, mais inscrites au cours de la vie de l'individu par son environnement culturel, familial, social.



La psychologie évolutionniste décrit la première partie de ce processus, qui est bien plus étendue dans le temps et qui, opérant sur des générations, a pu avoir un impact sur les gènes qui régulent la maturation du cerveau, le dotant de certaines caractéristiques cognitives (la conscience, le langage, certaines habiletés motrices, le repérage dans l'espace, les émotions).

Aujourd'hui, la plupart des scientifiques ont accepté la théorie de l'évolution. La psychologie évolutionniste n'est que le versant psychologique de cette théorie: elle prend acte du paradigme fondamental des neurosciences, qui veut que l'activité de l'esprit repose sur celle du cerveau et des neurones. Si le cerveau évolue, l'esprit évolue. Plus aucun chercheur en neurosciences aujourd'hui n'aurait l'idée de se cramponner au dualisme de Descartes, qui prônait une distinction nette et irréconciliable entre le corps matériel et l'esprit immatériel. L'ouvrage magistral d'Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes*, a été un jalon décisif dans ce processus.

Quel est le cadre conceptuel de la théorie évolutionniste? Elle prend en compte le rôle de contraintes de l'environnement appelées «pressions de sélection» qui peuvent amener le cerveau – notamment - à se doter de certaines structures (sous-tendues par des gènes) lui permettant de faire face à ces contraintes. Par exemple, si des gènes permettent au cerveau de construire des outils, ils entraîneront un avantage en terme de survie dans un milieu où peuvent se rencontrer des carcasses d'animaux morts qu'il s'agit de dépecer et de découper, acte en lequel les outils sont une aide précieuse.

En quoi cela enrichit-il notre réflexion sur cette question des salaires dans le couple? On l'a dit, la réalité sociale maintient artificiellement des écarts de salaires entre hommes et femmes, et cela peut en soi expliquer le fait que certaines femmes se battent pour obtenir le même salaire que les hommes, alors que d'autres cherchent un homme gagnant plus d'argent qu'elles. Mais cette réalité peut aussi puiser dans un passé plus ancien, et faire intervenir les rythmes lents de l'évolution. Je suis désolé pour ceux que ça choque, mais l'évolution de l'humanité a reposé, sur une très longue période, sur la chasse et la fabrication d'outils. D'herbivore et frugivore, l'homme est devenu en grande partie carnivore au moment de l'invention de l'outil qui lui a permis d'abord de dépecer les charognes, puis de chasser. L'accès aux ressources alimentaires est devenu en grande partie tributaire d'une activité physique extrême et souvent dangereuse, où même les plus réticents peuvent consentir à envisager que les hommes prenaient une part importante. Car, bon an, mal an, l'homme pèse en moyenne 20 pour cent de plus que la femme, possède une masse musculaire 30 pour cent plus importante, et une force isométrique maximale de 60 pour cent supérieure.

Pour une femme, l'accès aux ressources alimentaires peut alors dépendre, au moins en partie, de la présence d'un homme disposant d'un bon statut, de qualités physiques et d'une capacité à trouver à manger pour elle et sa progéniture. (Certains peuvent soutenir, pour le principe, que les femmes n'ont pas plus à s'occuper des enfants que les hommes dans une société paléolithique, mais outre la réalité physiologique de l'enfantement, de l'allaitement et du lien précoce, c'est mathématiquement intenable. En neuf mois, une femme peut concevoir statistiquement un enfant, un homme des centaines. Une femme qui ne s'occupe pas de son enfant ne transmet pas ses gènes, un homme si.)

Dès lors, la recherche d'un homme jouissant d'importantes ressources peut être une réalité de longue haleine au paléolithique. C'est sans doute un comportement de survie au point qu'il ait

été matérialisé en partie par une contribution génétique. A ce propos il est encore une fois nécessaire de dépasser le stade de raisonnement naïf que nous propose O. Fillod à propos de l'identification des gènes pouvant sous-tendre des comportements de ce type. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas identifié un gène sous-tendant un comportement, que ce comportement n'a pas de base génétique. Prenons l'exemple de l'intelligence, un trait fortement héritable génétiquement (entre 50 et 90 pour cent de part génétique). Il n'existe pas de gène de l'intelligence pour la bonne et simple raison que plusieurs centaines, voire milliers de gènes, interviennent. Pourtant, l'intelligence est un trait cognitif à forte composante génétique. De même, l'hypothèse d'un facteur génétique prédisposant les femmes du paléolithique à s'assurer le soutien d'hommes fournisseurs de ressources alimentaires est sérieuse et un scientifique sensé ne peut pas l'écarter pour de seuls motifs idéologiques. Surtout s'il observe que c'est une réalité chez de nombreuses espèces animales et dans la réalité sociologique humaine.

On voit ici que la recherche d'un salaire élevé chez le partenaire peut reposer sur des raisons purement culturelles (l'homme a maintenu la femme dans de nombreuses sociétés dans un état de soumission matérielle), et aussi potentiellement sur des facteurs génétiques. Le terme «biologie» est à comprendre finement. Il n'est presque jamais seul maître en sa demeure. La psychologie évolutionniste n'est pas une explication unique. Elle s'ajoute à d'autres facteurs sociaux, humains, politiques. C'est cela qui est en jeu.

## **GARE AU NEGATIONNISME SCIENTIFIQUE**

Etonnamment, les personnes qui s'opposent à cette idée préfèrent la caricaturer sous une forme très répandue du type : «on nous dit que durant la préhistoire, les femmes restaient à la caverne pour garder les petits pendant que les hommes chassaient, uniquement pour justifier que ça continue ainsi.»

Je suis partagé entre deux sentiments devant ce type de déduction. Il y a évidemment une argumentatio ad consequentiam («je ne veux pas entendre parler du fait que les hommes soient devenus des pourvoyeurs de ressources à l'issue d'un processus mille fois millénaire ayant eu un impact sur leurs gènes, car cela aboutirait à légaliser cette répartition des rôles entre hommes et femmes aujourd'hui»). Mais il y a plus triste, d'une certaine façon. C'est que ces personnes croient que si cela a été comme cela par le passé, cela doit être ainsi aujourd'hui. C'est qu'elles n'aient pas la force de dire: nous avons peut-être une petite pression génétique ancestrale pour mettre la femme dans une caverne et l'homme au travail, mais ce n'est pas ce que nous voulons, car cela ne correspond pas à notre sens de la justice. De ce point de vue, les petites pressions génétiques issues de la psychologie évolutionniste peuvent être contrecarrées, soit par une volonté idéologique et politique (la société égalitaire en droit), soit par d'autres pressions génétiques, notamment celles qui semblent (comme l'expose très bien Nicolas Baumard dans son ouvrage *Comment nous sommes devenus moraux*) nous prédisposer au sens de l'équité. Les choses ne sont pas si simples. Entre plusieurs pressions «naturelles», nous avons généralement le choix. Et c'est sans doute une marque de l'humain plus décisive que les prédispositions elles-mêmes.

Les recherches actuelles en psychologie du comportement fourmillent de cas similaires. Je pense en premier lieu à la masse de recherches aux Etats-Unis sur les biais raciaux. Elles mettent en évidence une tendance non consciente, même chez les individus Blancs idéologiquement les plus tolérants, à s'asseoir plus loin d'un Noir dans une salle d'attente, ou à associer un Noir à des termes à connotation négative. Les théories de l'endogroupe et de l'exogroupe en psychologie sociale font apparaître une tendance à la stigmatisation des minorités, des expériences menées dès les années 1950 par Muzafer Sherif puis par Jacques-Philippe Leyens à Louvain montrent que les êtres humains établissent spontanément des

distinctions entre communautés dès que se présente une situation de manque de ressources, aboutissant à une infra-humanisation, processus qui destitue l'autre en lui faisant accorder notamment des émotions moins complexes qu'aux membres de sa propre communauté. Ce qui importe ici, c'est que constater une tendance à la discrimination dans une grande variété de situations humaines n'empêche pas de promulguer un état de droit où ces comportements sont condamnés. Il n'est pas nouveau que l'homme doive lutter contre certaines tendances «naturelles» pour faire ce qu'il estime meilleur. Et il me semble que le pire, dans ce contexte, est de nier ces tendances «naturelles». C'est pourquoi je suis un peu inquiet des discours négationnistes sur les différences, quelles qu'elles soient, car elles me font craindre un retard à la détente pour prendre en compte les problèmes et les affronter par une volonté politique commune et juste. Heureusement qu'il n'est pas nécessaire de postuler que l'homme est naturellement bon pour fonder un projet de société juste.

---

**Petit complément sur le thème particulier des revenus masculins comme facteur de désirabilité dans la formation des couples:**

- K. Janssens, M. Pandelaere, B. Van den Bergh, K. Millet, I. Lens, K. Roe, 2011, Can buy me love: Mate attraction goals lead to perceptual readiness for status products, *Journal of Experimental Social Psychology*, vol. 47(1), p. 254-258.
  - D. M. Buss, Sex differences in human mate preferences: Evolutionary hypotheses tested in 37 cultures, in *Behavioral and brain sciences*, vol. 12, pp. 1-49, 1989.
  - G. J. Hitsch, A. Hortasçsu, D. Ariely, What makes you click? Mate preferences in online dating, in *Quantitative Marketing and economics*, vol. 8, pp. 393-427, 2010.
  - D. Buss and M. Barnes, Preferences in human mate selection, in *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 50, pp. 559-570, 1986.
  - D. Buss and T. K. Shackelford, From vigilance to violence: mate retention tactics in married couples, in *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 50, pp. 559-570, 1986.
- Vol. 72, pp.346-361, 1997